

vait son cheval ; car, dans ce temps-là, on ne voyageait guère autrement qu'à cheval. Il perdit son lévrier dans les rues de Rome et ne pensait pas le revoir jamais, lorsqu'à son retour à son château de Warfuzée, il fut accueilli par les démonstrations les plus vives de joie et d'attachement de cet excellent animal, qui, n'ayant pas réussi à retrouver dans Rome la trace de son maître, avait pris le parti de revenir à son point de départ.

Une preuve encore plus étonnante de la mémoire des lieux chez les animaux, est celle que donnèrent de la manière la plus authentique les faucons d'Islande de l'empereur Joseph II. Ce prince aimait passionnément la chasse au faucon ; aussi passait-il pour posséder à son service les meilleurs faucons et le plus habile fauconnier de toute l'Europe. Du temps de feu la fauconnerie, le premier rang était accordé aux faucons d'Islande, regardés comme supérieurs même à ceux de la Norvège. Les faucons d'Islande n'ont qu'un défaut, l'amour obstiné de leur pays natal, qui semble guère en valoir la peine. Tandis que ceux des autres pays, bien qu'ils aient été pris à l'âge adulte, s'attachent à leur maître, lui obéissent et ne songent pas à profiter des occasions qu'ils peuvent avoir de recouvrer leur liberté ; les faucons d'Islande n'oublient jamais qu'ils ont été libres, et sont toute leur vie en proie à la maladie du pays. Afin de remédier autant que possible aux inconvénients qui pouvaient en résulter, le fauconnier de Joseph II avait dressé ses meilleurs faucons à gagner de vitesse les faucons d'Islande, et à les ramener de force au perchoir. Joseph II, qui s'amusait beaucoup de ces luttes aériennes entre ses faucons, en a rendu témoins plusieurs fois les premiers naturalistes de son temps ; le fait ne peut donc être contesté. Chaque fois qu'un faucon islandais parvenait à s'échapper, il prenait son vol avec la rapidité

d'une flèche, toujours dans la direction du Nord, et il n'est pas permis de douter que ce ne fût pour aller retrouver son nid dans les rochers de sa chère Islande. Chez les faucons d'Islande, la protubérance de la mémoire des lieux est plus saillante qu'elle ne l'est chez toutes les autres races de faucons.

Il n'en est pas, pour l'homme, de la mémoire des lieux comme de la mémoire des faits ; ce genre de mémoire est une faculté peu commune, qui n'a pas l'inconvénient de donner lieu au pédantisme et à la frivolité, et dont il est possible de tirer un parti très-avantageux par l'éducation. La protubérance de la mémoire des lieux ne se développe pas d'aussi bonne heure que celle de la mémoire des faits ; elle n'est bien visible et bien saillante qu'aux approches de l'âge adulte ; à cet âge, si vous la distinguez très-prononcée sur le front d'un jeune homme, ne le condamnez pas à un état sédentaire où il ne ferait rien de bien, ni pour lui ni pour les autres ; dirigez-le vers une carrière où la mémoire des lieux puisse assurer son avenir.

3. MÉMOIRE DES PERSONNES.

L'observation démontre que la mémoire des personnes existe à un degré très-remarquable chez des gens doués d'ailleurs d'une mémoire ordinaire, quant aux faits et aux lieux. Cette faculté, moins commune encore que celle des lieux, réside dans une circonvolution dont la protubérance, fort petite, se trouve placée en dedans de l'orbite de l'œil, et n'est pas pour cette raison visible au dehors ; elle donne seulement aux yeux de ceux chez lesquels elle existe un caractère particulier. On insiste peu sur ce genre spécial de mémoire, que l'habitude développe au plus haut degré chez cette classe d'individus auxquels il est le plus nécessaire de reconnaître les visages, en dépit de tous les déguisements, gens essentiellement observateurs par état, et dont il semble inutile de désigner autrement la profession. Il n'est personne qui n'ait eu occasion de remarquer que le regard de l'un de ces messieurs diffère de celui du commun des hommes. Presque tous ceux qui ont acquis une certaine réputation dans le genre d'observations dont je veux parler, doivent la forme de leur œil et le caractère de leur regard à la présence dans l'orbite de l'œil de la petite protubérance de la mémoire des personnes.

4. MÉMOIRE DES MOTS.

L'une des circonvolutions du cerveau, qui se manifeste au dehors par une protubérance placée sur la moitié postérieure de la voûte de l'orbite de l'œil, correspond au *sens du langage*, faculté dans laquelle est comprise la *mémoire des mots*. Ce genre de mémoire, qui chez quelques individus tient du prodige, n'est donc extérieurement manifesté par aucune protubérance particulière. Comme la mémoire des personnes, la mémoire des mots influe singulièrement sur le regard : ceux qui en sont doués conjointement avec le sens du langage ont ordinairement les yeux très-saillants ; les erreurs à ce sujet peuvent être fréquentes, quand l'individu qu'on observe a beaucoup d'embonpoint. Il est alors facile de prendre un pli graisseux du front, au-dessus et un peu en arrière du sourcil, pour l'indice extérieur du sens du langage, comprenant la mémoire des mots.

Les recueils d'anecdotes sont remplis de citations d'individus merveilleusement doués sous le rapport de la mémoire des mots. L'un de ces prodiges était au service de Frédéric II. Un jour que Voltaire venait de lui réciter des vers inédits de sa façon : « Je connais ces vers, dit le grand Frédéric ; un de mes secrétaires les sait par cœur, et me les a récités plus

d'une fois ; ils peuvent être de vous ; mais, à coup sûr, ils ne sont pas inédits. »

En parlant ainsi, il ouvrit la porte d'un cabinet et en fit sortir un homme qui, sur la demande du roi, récita sans se tromper d'une syllabe la pièce de vers que Voltaire venait de composer, et qu'il était parfaitement certain de n'avoir communiquée à personne. Le roi s'empressa de lui apprendre que cet individu, vrai prodige de mémoire, avait été placé à dessein dans le cabinet ; il lui avait suffi d'entendre une seule fois les vers, pour les graver dans sa mémoire d'une manière ineffaçable.

J'ai connu à Paris un individu doué d'une mémoire, s'il se peut, encore plus extraordinaire. Je rapporte ici son histoire, parce qu'elle peut offrir à beaucoup de parents un enseignement précieux quant à l'éducation de leur enfant. Un cultivateur des environs d'Écouen avait remarqué, chez l'un de ses fils, une faculté peu commune de retenir les mots ; il le plaça chez un maître de pension de Paris, qui, pour tirer parti des facultés ou plutôt de la faculté de ce jeune homme, mit tous ses soins à en faire un véritable phénomène. A la fin de la première année d'études, il obtint tous les prix ; il savait par cœur trois ou quatre grammaires et autant de dictionnaires, et pouvait réciter sans se tromper la plupart des livres qu'on lui avait fait étudier en plusieurs langues.

L'année suivante, cet élève eut le prix d'honneur au grand concours. Or il se trouva que le pauvre garçon était bête à rendre des points au rhinocéros. Après s'être essayé dans plusieurs carrières, et s'être reconnu incapable de réussir dans aucune, il est revenu en qualité de sous-maître seriner les autres, comme il avait été lui-même seriné.

Les parents qui observent chez leurs enfants, dès l'âge de dix ou douze ans, la protubérance du sens du langage, avec une mémoire extraordinaire pour retenir les mots, loin de favoriser cette disposition, doivent la restreindre dans de justes limites, en dérivant par l'éducation leur attention vers d'autres objets, et les habituant à ne pas attacher aux mots trop d'importance. Ceux-là seulement, et le nombre en était très-limité, à qui leur position permet de se livrer exclusivement à la physiologie et d'en faire l'emploi principal de toute leur existence, peuvent user sans contrainte de la faculté de graver des mots dans dans leur mémoire ; pour les autres, l'abus de cette faculté ne peut les mener qu'à une vanité révoltante, accompagnée d'une incapacité complète pour tout ce qui peut être réellement bon et utile.

La règle générale et non l'exception



Le mari.—Vois donc, chère femme : mes pantalons de pique-nique n'ont pas un bouton !

La femme.—Je l'ai fait exprès. Vois-tu, si tu venais à te noyer, ce signalement te ferait reconnaître plus facilement des autres.

Le mari.—C'est ce qui te trompe. Tous mes compagnons sont aussi des gens mariés.

L'INVITÉ DU JOUR



Jeune épouse.—Ah!!! Pas possible!... Toi dans cet état-là ; mais tu me disais que tu allais au dîner de l'Exposition des cochons gras.

Mari soumis.—C'hexplique pas... xcepté l'dhiner c'était pheut-être donné po'r moi.